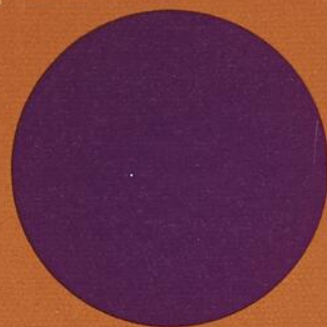


ER
E-10
15

la nouvelle barre du jour

MARS 1978



64

*la
nouvelle
barre du jour*

LA NOUVELLE BARRE DU JOUR

NUMÉRO 64

MARS 1978

Secrétaire de la rédaction :

Jean Yves Collette

Collectif :

Nicole Brossard

Michel Gay

Jean Yves Collette

Conseil graphique :

Michèle Devlin

Commentateurs:

Michel Beaulieu

Normand de Bellefeuille

Claude Beausoleil

Hugues Corriveau

Nicole Deschamps

Pierre Nepveu

Jean Royer

Distribution exclusive :

Diffusion Dimédia Inc.

539, boul. Lebeau,

Saint-Laurent, Qué.

(514) 336-3941

Toute correspondance doit être adressée à :

La Nouvelle Barre du Jour,

C.P. 131, Succ. Outremont,

Outremont, Qué. H2V 4M8

Les auteurs sont priés de n'envoyer qu'une copie de leur oeuvre, les documents n'étant pas retournés. Les auteurs des textes que nous publions sont seuls responsables des opinions qu'ils émettent. La reproduction des textes et des illustrations paraissant dans la Nouvelle Barre du Jour est strictement interdite.

Dépôt légal — Premier trimestre 1978

Bibliothèque nationale du Québec

ISSN 0005-6057

Sommaire

FICTIONS

- 5 **Je sors d'une histoire d'amour...**
 Roger des Roches
- 11 **La troisième figure**
 Hugues Corriveau
- 20 **Flèches**
 Francine Saillant
- 29 **Rudiments d'us**
 Robert Hébert

HISTOIRE D'ÉCRIRE

- 42 **Notes vives sur la peinture**
 Roland Giguère

ESSAI

- 57 **La grande ourse**
 Yolande Villemaire

Fictions

Renouveler les habitudes de lecture et d'écriture: des oeuvres de fiction engagées dans les voies diverses de la pensée et des recherches créatrices.

FIC

Je sors d'une histoire d'amour et je suis épuisé

Roger des Roches

«Ah, que le bonheur est lointain
et que la préhistoire est longue!»

in **La Salamandre**, Alain Tanner

... *Et à plus forte raison* les mots tendres & la censure. Qu'est-ce qui se cache «derrière ton sommeil» (lequel me dénonce, etc)? Et la nuit la nuit la nuit apporte peu de solutions ou d'idées justes. On demeure faillible, c'est même plus drôle. A plus forte raison (dans l'obscurité, la nuit comme seconde patrie—on m'y maintient, d'idéal ou de capital) les lèvres de n'importe qui mais le sexe de n'importe qui puisque mon sommeil ne sera pas innocent. «C'est le grand amour, car c'est le grand rite.—Celui du plus fort jouit.—Cultive les mots tendres (ce sera l'adresse ou ce sera l'ersatz), mais ne prend pas tes problèmes pour des règles.» *Discute la bouche laquée (de cul) et les yeux typographes*, à force de se vendre. Des mots et des gestes tendres, pour ton approbation et tes soupirs. Gestuelle, c'est ça? Sois sûre que certains jours je ne veux absolument rien dire. C'est une lettre d'amour. C'est un discours contractuel. Dans le creux de l'oreille, main couchée sur ton ventre, valeur de rachat, valeur chrétienne; qu'est-ce qui ressemble plus à la censure que la censure? En attente: on dit que les mots se bousculent à la sortie; *il n'y a rien de plus parfaitement faux*: je ne sais vraiment plus, quel que soit le moment de la journée (*la nuit n'est plus la nuit*), où se situent mes intérêts. La critique est unanime. Drôle de guerre. Drôle de texte. Ouverture pour une lettre d'amour.

Et en échange, légal, le travail me suit (comme une plaie), quand nous nous accordions sereins à trouver les événements troubles—que faisons-nous?—ou figés, que dis-je: tout fuit et nous dévisage, les beaux sentiments déplacés, notre petit fascisme quotidien (vaut bien le grand tout compte fait), les enfants blonds: tes seins comme des enfants blonds, de la façon dont le fétiche agit (mais ni bien ni mal allons) — et déjà on s'aperçoit que la notion de propriété privée ne s'efface pas si facilement: *rose chair*. Dès que tu t'assois tout près. *Good times bad times*. Dès que tu t'assois, leur d'intelligence dans la façon dont le temps se gâte, c'est celui qui se prend pour un autre lorsqu'il s'appuie, sent sa sueur (visage tendu par le célibat, mains tendues par la peur), donne des noms, mais chère j'suis *disponible*, le travail me fait (comme un cadavre), et le temple de tes seins brouille (car il ne faut pas rêver) la chaîne des mots et des conditions. Plus j'approche, l'article de la mort, les lignes grises des cuisses, les lignes prune des cuisses: «tout redire», ou tout réduire? Quelle direction. Discours régiment. La tendresse régiment (machine, lèvres agréables, propres et douces, je pense bien *utiles* si je ne le dis pas à haute voix: nous savons produire des textes dans toutes les situations possibles), la tendresse, où il sera malgré tout question de bonne volonté. Que veut dire «se mentir», lorsqu'il n'y a pas de vérité? Ça change.

Cela, le discours la signature des gens de foi. La confiance et l'amour partagés. *Les héros changent vite*. «Oh, oui! un modèle—qu'on me propose un modèle! Je me veux enfin celui qui parle de plaisir, qui se meurt de plaisir, à chaque fois qu'elle le *touche*, bandant, geignant, mouillant—tout un système en grande santé déployé sur le lit magique! (Qui change la vie!)» Cela, le discours de la force, en soi, et des guerres d'amour. Il fallait des images. Car le système vous arrive avec de ces complicités radicales—(qui veut être radical? ça m'empêche de lire!) —, de ces idées d'égalité, de ces sollicitudes d'ami intègre («... *c'est tout juste si je ne l'ai pas mis au monde...*» c'est juste). Le sexe nu-tête; à travail égal jouissance égale. *Les héros claquent les portes*. On se sent particulièrement attiré par ce qui enseigne le moins mais qui satisfait (pour ainsi dire). (Conformément à mon code, veuillez parler bas.) Oh, mais ils ressentent tous la fatigue. Ils ne la comprennent tout simplement pas. (*When the music's over...*) Si l'aventure c'était un système retourné comme un gant? La pré-histoire comme cette série de défaites. —La serveuse vous *accorde* des douceurs et vous oubliez tout dans la joie de la distribution (les contradictions, les mauvais musiciens, la bière plate et le délire: c'est louche mais c'est quotidien; que peut-on y opposer? l'intégrité?)—Si le jour où j'arrive au bout de mes connaissances. Si l'aventure, etc., et si d'aventure nous avons pris la route la plus longue?

a. ((Sous le bleu du ciel, les mains propres et agréables (mais peut-être un peu trop froides), «à défaut de la recevoir d'ailleurs, la t», il fallait des modèles *agréables*, etc., le sens véritable de ma lettre d'amour est qu'il faut que je paraisse toujours plus amoureux que le plus amoureux, etc., quand il y a des moments dans la journée où le geste vraiment politique demeure celui qui réussira à panser le plus grand nombre de blessures, celles qui importent dans l'immédiat: «Ce n'est pas le discours de combat auquel on avait droit à s'attendre, n'est-ce pas? *A l'heure de tombée*, une parmi plusieurs hiérarchies, quelle priorité: si je tombe j'offre davantage de flanc (donnez-moi une minute pour respirer, etc.—serait-ce six mois de plus que ne le permettent l'Urgence et les besoins des autres).» Ce qu'on ose dire maintenant. Il se répète et ça fait le style et l'accessoire et le souffle. Il répète pour bien se convaincre (à tous les jours, pour tous les jours), ou encore dans l'espoir de formuler les «bonnes» questions. Mettre ça sous scellé ou y célébrer? Sous le bleu du ciel, vous allez sourire ou vous allez me séduire, n'est-ce pas?... Mains tendues par les signes beaucoup trop pauvres ou trop ambigus. Où j'arrive au bout de mes intuitions. Tiens, voilà bien le drame (qui va m'accoter?)).

b. ((On parle pour soi & on crève? On tente certaines acrobaties pour le plaisir de frôler le ridicule (et on perd? mais on perd quoi au juste?). Rien ne vaut cette belle entente. (Signalons que le temps manque à la plupart d'entre nous pour reprendre les scènes ratées. Faudra hâter le pas maintenant.) ... (Mettez-vous en tête que ces glissements sont *conséquents*; ce n'est pas encore le désespoir heureux mais la griserie d'une défaite après une autre, considérées comme de simples repères.)... Et à plus forte raison *ces paysages ébranlés* où nous faisons alors l'amour si aisément et si dignement, ça s'avance toujours en termes simples (donc tronqués, n'importe quelle portée, la griserie, celle qui m'enveloppe d'idées conséquentes — le temps d'aimer, les temps sont durs, je sais — et de rêves si parfaitement logiques) — nous savons de qui ils sont?... Ce qu'on ose dire de soi-même maintenant n'arrange sûrement pas les choses, ma belle, que ces propos se révèlent partiels ou mus par le plus léger remous. Ces paysages absurdes, à l'ombre des grands monuments du Capital; d'ici, veux, veux pas, *des grèves de toutes sortes se déclarent chaque jour*. Sans la moindre idée de l'heure, de notre disponibilité, et des enjeux, non?))

du 24 octobre au
15 décembre 1977

La troisième figure

Hugues Corriveau

à jean desjardins

l'écriture ne reconnaît —
et ne se reconnaît donc —
aucun privilège . Elle doit
être définie comme ce qui
maintient le manque, ou plu-
tôt comme ce qui produit un
trou où la totalité s'ina-
chève. Le terme d'écriture
sert ici à marquer l'appari-
tion, dans la forme du dis-
cours, de cet inachèvement
qu'elle repoussait, le lien
indestructible mais toujours
refoulé du désir de «son»
insatisfaction.

denis hollier
la prise de la concorde

dans l'instant même
de m'entendre dire
j'ai retourné le bref
tracé ici devant
toujours pour voir
toujours ici ou bien
serré ou bien tracé
la ligne qui m'allait
comme un galbe parfait
tracé et mouvementé
comme il se devait
sans doute en
t'approchant près
tout près à te toucher
presque tant distante
si longtemps
qu'entre nos retours
aléatoires la tête
tournée vers lui
il fallait créer des

liens tiers en
nos fils complexes
de l'un à l'une
à l'autre enfin
ne sachant plus
défiler nos emprises
multiples en nos
muettes tensions
clos et muets
en nos fermetures
en nos murs journaliers
en nos places immédiates
chacun en nos coins
isocèles formant ici
figures et nos rhétoriques
ne sachant pas très bien
le discours et la lettre
où courir le texte
le mot lui-même
en sa clôture de bouche

à bouche transmis
en nos langues rejointes
et mouillées pour l'autre
lien conçu en nos
peaux perçues en sa
percale place

*

nous n'avions aucun
droit comme hors
en ce non-lieu
où ceux qui passent
se taisent
nous n'avions de fils
en nos discours
qu'un retracement
et l'accident de parcours
prévenu par nos
clôtures placées

prétendu en nos
trois espacements
comme une histoire
pareille entre nous
défendant la différence
afin enfin de soustraire
ici en nos places fortes
en nos glaises sèches
l'indicible et le dit
et le tu et l'autre
aspect privilégié
de nos corps gardés
dans l'étroite
compréhension de nos
désirs projetés
toujours malgré tous
ceux qui ne parlent pas
ainsi et se taisent
ailleurs en leur travail
en notre privilégiée

figure sachant
parcourir d'un point
l'autre et nous placer
ainsi rejoints en
nos mains fermées
le plaisir et le silence
entendu côte à côte
l'un sur l'autre
en nos corps en nos
bouches et nos salives
et notre ignorance

*

il faudrait savoir
déplacer nos lyriques
tumescences ou
fissurer nos cellules
glabres en nos
ébranchements parcellaires

reconduits ainsi en
nos fécondités réprimées
fractures en nos os
défaits et en nos lettres
alignées isolées
rejoints ici en une
dérision perpétuelle
le blanc entre les
mots entre les lettres
et sous nos
trop sûrs parafes
quand de toute urgence
crie en chacune de nos
bouches closes le désir
d'une jointure et d'un lieu
et la tentation salivaire
de nos baisers et de nos
bouches et de nos langues
nos règles
féminines emportées

déréglées entre nous
quand viennent ici se dire
des vortex et l'apport
brun de sa peau que je
touche de ton sexe
que tu places et du mien
encore qui se lie
et nous toujours là
sur nous-mêmes
l'un sur l'une sur
l'autre tentant ici
la mort et toujours
ailleurs ne sachant
pas trouver la faille
par où l'espace
s'offre au silence
et nos corps nus
et nos sexes eux-mêmes
couchés sur les feuilles
pressées de nos dermes

Flèches

Francine Saillant

I

flèches

la pierre flaque sonnerie
bavarde les hommes surgissent
des trous s'englurent s'armurent
tout l'astre salaison lèvres créoles
imitation d'un vide faussaire

ils grattèrent jusqu'aux dents les
failles jamais il n'y eût de déception
devant la réalité (comme une
solide altération du tout) ils
nous volèrent l'animal nos bleus sangs

à fabriquer des dieux météores cadres
capitonés — toute la géométrie prouve
l'équilibre — nous vivons dans un
état constant de quizz

ils se glissent en traverse des
inquiétants trous de la femme
par corps laborieux laits spumescents
nos culs basculent détournés bâtards
jusqu'à la dévoration des restes purs

nuits chinoises doreuses baiseuses
je me fends disparate et des signes
de toi diffus s'amourent rencontre au
plus sanguin

de nombreuses femmes sortent de moi
s'infantent toutes maîtresses
éparses mes autres

des rideaux se dévoilent de la
chair au rouge on tue des croyances on
ouvre des écrins cristallise quartz métal
craché rejoindre un pareil étonnant
quelque insecte perversion synapse-coït
ininterruptions

tous les palliers de toi miroitent
le nombre que tu ne clôtures pas

flèche vagabonde ainsi ces discours
antidotes révolte inconforme pulsatives
imbriquée sur mécanotique amoureuse
ou seuls règnent les chaos délices

aller retour entre conscience et bête

regard abrasif si fort que le coeur
irradie calé dans la mère de l'autre
le père l'enfant l'Autre jamais
fossile —extrême—

jamais simuler l'interfiction
pour devenir
personnages

II

vagir entre boeufs et lunes
s'extradire fouiller l'abîme
par morondes avenues baliser le
sens calquer l'heure sur
des murs frauduleux

teinte hibiscus frange de poudre
suprématie du leurre

un baume nous voile nous énigme
tout se passe entre ce rire et
le spectre chacal

Ils perdent par coloris des
millions de plumes d'entières
fourrures marines

lèvres suspendues et voluptes

ta démarche mouille

sara-bande amoureuse

lièvre et félin se mangent

noyade / festin

craque

bouille

surmousse

charmes touffus et dolents

SERPINE

ATTIBE

s'ébruitant

l'oeil calfeutre la peau babil-
lage des nacres-étamines sons
gaspillés ÇA S'AGITE PAR-
TOUT

III

familière ossature charme rond
tout ton sang s'avironne

parfums diurnes à raz de sueurs

PERLES

ANIMOSITÉS

dedans l'ancêtre enfant par dessus bord
le noeud civilisé

Bracelets portés aux chevilles à
l'anus cumulation de fantasmes
(la bête parle son jargon)

ils furent
un jour inquiets
de mon sexe m'en
inventèrent un je
ne fus fille que par SÉCURITÉ

je devins plus tard sorcière
digérant les langues et les
fumant excisant l'essence
exploratrice des ventres membrue
chevelue écréanchée sans sour-
cillages ni desseins fêrule et nulle
domestique au moi ébroué tourné
vinaigre je devins plus tard
bilieuse sexe corne abondant
anhabitant près des pourpres marées

n'imagine que
ce qui saigne
et trace florai-
son d'estampes sur
brûlis signages
quadratures laissant ce
rire syncopé dans le drô-
latique absolu INSALUBRE

IV

litige

ils escamotèrent l'homme

s'accumulèrent

stases brouillées équivoques

sur nos têtes les palais

Grande Ourse Petite Ourse

nous nous étreignons

instables ions

bonzes amoureux

—paraphrasmes—

—allégories—

le plus grand cri sera ton silence

infirmes

syllogisme cru

dépouillé d'histoire LACTÉ

Rudiments d'us

Robert Hébert

1.

l'écho théorique de l'homme s'enfuit
par la porte latérale

à la réflexion?
bulle s'énonçant son bol de billes

silence: ce qui nous empale à l'apex
du panorama

quand toute interprétation freine
s'écoule diluvienne

la connexion

absolus
liquides correcteurs
sous ton outil rimbaldien

parce que
l'abîme de tes croyances
s'adonne encore à ton vertèbre

ton: gouvernement aborigène

sexe: épice conclusive

en-soi: vaillement parabole

ne pas penser

ou travailler

dans une spatiale onomatopée d'oignon

toute enveloppe égale

le rudiment seul déchire

le singulier

amerris maringouins

à l'angle aigu de la dette

et de la représentation

e s p r i t

pire eau-forte

méninges de baleine iconographe

ambivalence?

c h a i r

éminence hémisphérique

musc de l'impatient séisme

autre hibernation?

15 rue de la vistule

des relations s'agacent

au voisinage du vertige

adresse de notre survivance mammifère

reliquaire bestiaire obsessionnaire

fictions gratte-célestes
de la manoeuvre
de l'idiome

topologie:

une galaxie impartiale
remonte enfin le cours de la salive

expectorer?

2.

5 comptines pour fêter le premier anniversaire d'Emmanuelle (5 / 8 / 74)

cri crainte kyste
crémation d'enfants felquistes

hisse le plissement de diction
éreinthe l'intervalle

libère
sa libellule

allô?

sénile défaut d'offre
civil défaut
d'oeuf

histoire

ce démagogique
sévice d'assaut

cimetièrè
judiciaire

réflexion
incendiaire

la cime s'intoxique
chute au
lexique

mauve en micmac
pot pourri d'ocres
dit donne endigue
l'indigo rare d'annales

3.

Jusqu'où puis-je investir dans le travail anathématique de la phrase? Dans l'ironie d'un événement freiné, éblouissant, fissible? Lucidité: minicoulevres qui lézardent la fascination de toute origine, politique impérativement rapace, procès-verbaux qui m'assaillent et me délogent au coeur même de la théorie. Signes, j'empile le peu qui (me) reste. Poing gauche, poing droit, contenant d'une usure achalandée. J'indique ainsi, par ce mince instrument d'apparat (mon «coup de semonce») le jardin des supplices sous le récit raisonneur. Quel qu'il soit.

Patiemment signaler l'adverbe.

Où.

Géomancie.

Nulle métaphore ne conserve son impact.

ris de voeu
envol presque pénitenciaire
harpon qu'axent
les cosses claquées de la mémoire
réminiscences-stationnement
limonade à 10 sous
raison: perversité du non

mots
bilan du pur?
pneus irradiés obus d'huile
caresses fausses
prolix anniversaire de l'agresseur
non!
contre la création de toute pénurie

mimé cortex de géomancie québécoise
code-caribou
code-poudrerie
paraphrase de trace génocidée
moue sagace
ère de ruine-babines
le labyrinthe oblige
ou ce happement d'errance te décortique

visibilités
par intermittence
terreur d'alibi
sur les tabacs universels
masturbations
inégalement assorties

tadoussac 1966
essouffleuse mitraille de fantasmes
sur le café total

biscuits
adolescence
bretelles planétaires
définitions qui bâillent
dans la promiscuité du temps

indolent usinage de la mort
essieu sous la malice
chats botteurs
chats bottés
durcissements *via* la solitude
engouffre-cosmos
pétrole de fontanelles
vivifiant la vaine écriture

tendresse
va et vient
paupérisation mongole
rudiments de ta quotidienneté

4.

Dire minimal: quelques événements s'organisent dans une pulpe pressée (écrire, acte de solidification?), blanchie (raçée, croit-on?), mesurément découpée, c'est-à-dire langage de lambeaux. Rareté québécoise du matériau. Paradoxe? Contre les facilités de la coupe poétique, combien d'exigences naissent à la finitude de tout imaginaire — poétique ou autre?

D'ici à ici, proto-travail, proto-forêt partielle de l'occident.

J'aime l'économie *in*hubérante de la phrase. *Flash* orbital, iode d'idiomes qui émancipe l'événement-coup, ponctuelle et audacieuse résistance de l'inachevé. Comme se déroule la vie: relançant les jappements sémantiques qui ont formé ma connaissance de la dispersion, agressivement amoureuse. Panneaux-réclames de la mémoire. Mais que réclame donc ce dire minimal? J'amortis, j'incorpore, je magnifie le *seuil incantatoire*

(et l'épisode guerrier) de ce qui passe et ne peut pas se passer «comme ça».

Vie.

Vivipare origine calligraphique, totalité anecdotique d'un corps, le tien-le mien-le nôtre, désir non coutumier, citoyenneté d'une mort (quotidiennement) sournoise, rage de thorax, us galactiques se réfléchissant dans chaque rudiment d'us, parental circuit de pièges, segment de conceptions qui ne cherche qu'à nommer son propre bruit.

Bruit.

Purge impossible, dire minimal.

Je te renseigne sur les failles — sur la sérénité donc.

c o r p s

ironique minerai de *scrabble*
inclassifiable thésaurisation
d'agglutine-idées

(ne pas mourir)

par acoustique généreuse

il traverse
la crise du son

il dédouble
le comble du rien

(après-coup)
il se tasse dans l'intuition

rien d'autre
que sa tumultueuse diapositive d'organicité

ample
exemple d'action:

karma
ou kermesse
cette pensée circonflexe
à traduire

désamorcé décor
de la courbature

exécutant la folie

perpétuelle urine d'ungava
vulnérabilités
mais non pas lacune lunatique
haute-fidélité à la congruence
n'étant qu'*et caetera*

surcroît de nuances labiales
horoscope
oh!

de la question
(rien ne digresse)
à la
réponse

empêchent le travail précisément
gélamines
continentalité
sanction de l'heure eue
théose obsessionnelle des oiseaux bilingues

v é r i t é

vers le souci ou le soin
atomiste
conception de colis nocturnes

roulement à billes
(trop sensibles)

pense-t-il?

documentation farcissant mille harengs
de détritus

le mot chavire
à chaque mille années

chavirent les dictateurs

en être au rudiment

terme commun
des histoires naturelles

Histoire d'écrire

Fiction ou non, en marge des livres mais en marche avec eux, Histoire d'écrire sera le lieu de la *pensée* créatrice des écrivains québécois. Où vont les mots et d'où viennent-ils et comment. Ecrire ce que c'est.

HIST

Notes vives sur la peinture

Roland Giguère

**accompagnées
de cinq illustrations
de l'auteur**

(version définitive)

Je n'imagine rien, je n'invente rien; tout apparaît quand j'appelle: le corps penché sur l'échelle, l'oiseau au creux du lit, la main tendue, le ciel dégagé et des nuits sans appel où tout s'inscrit sur un papier sali.

XXX

Quelles couleurs donner à un visage qui s'infiltré dans la toile? Visage inattendu pour lequel rien n'a été prévu, visage intrus qui pourtant s'impose et pèse. Le rouge au front, bien sûr, mais après? Rose, vert-de-gris, mauve, terre brûlée, garance?... Et voici que ce visage devient paysage. Anamorphose.

XXX



Qui sont ces êtres que je ne connais pas, que je n'ai jamais vus et qui, tout à coup, envahissent mes tableaux? Pourquoi ces têtes étonnées d'être là, en peinture? Pour faire vrai, peut-être? Pour faire réel? Et s'ils l'étaient, vrais et réels, comme vous et moi?

Comment saisir cette image qui fuit entre vos yeux et va se nicher quelque part dans la nuque? Il ne vous resterait qu'une ligne brisée, qu'une couleur passée, qu'une ombre mince, que ce serait assez.

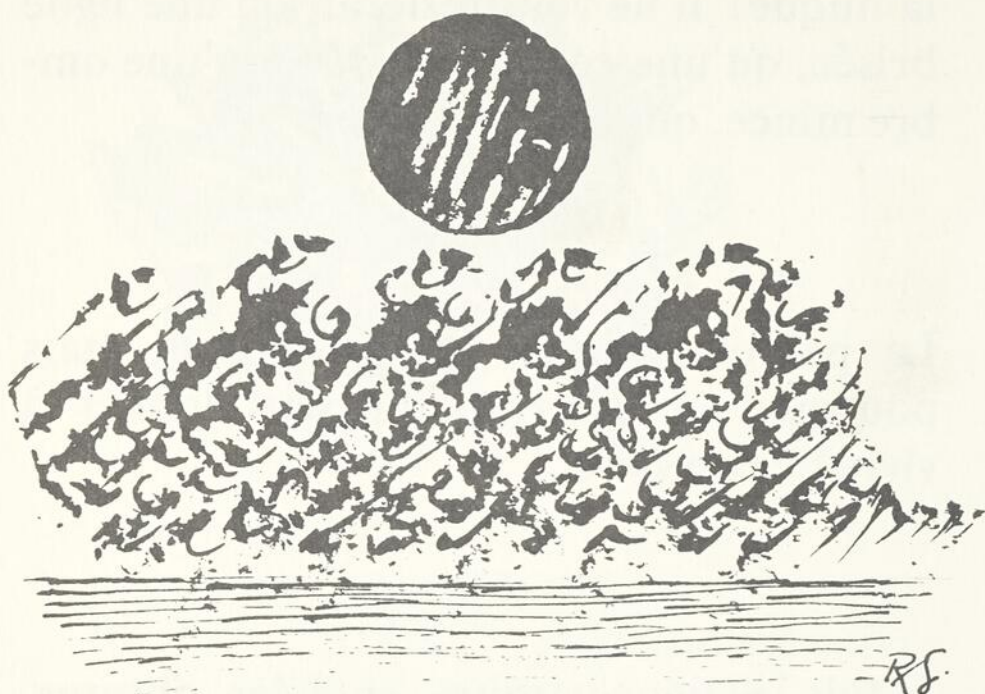
XXX

La peinture donne à voir, dit-on, mais pourquoi ne pourrait-elle pas donner à vivre? Faire vivre.

XXX

Je fuis les lignes droites, entêtées, obtuses, créant des angles vifs qui écorchent, toujours dirigées vers un point fixe: la cible, le but à atteindre. J'aime les courbes, sinuosités, volutes, méandres profonds où l'on se perd pour monter, descendre, tourner en rond et sans cesse rêver du lieu où l'on voudrait vivre, s'arrêter enfin. Mais la courbe ne permet pas l'arrêt, sinon pour repartir dans une autre direction. Courbe aveugle, boucle indénouable, sans fin, jamais résolue.

XXX



On n'en sort pas, on est toujours prisonnier d'un cadre, d'une fenêtre, d'un ciel. On essaie d'ouvrir, d'élargir, de rompre, pour respirer un peu... On écrit, on peint pour briser ou, au moins, pour cogner à la vitre, faire signe. Le jour vient comme une taupe.

On remarquera que la peinture est interrogation, plus même que la poésie. On n'est jamais sûr d'une couleur, d'une ligne. Le peintre n'a pas de dictionnaire.

XXX

La nature ne nous aide pas. On l'imité quand on le peut, mais c'est tout. Elle pousse comme elle veut, folle, vierge; va où bon lui semble. Comment suivre ces mouvements imprévisibles et sauvages, sinon prendre leur leçon et inventer sa propre nature?

XXX

Je pourrais vous décrire ce que j'ai devant moi, mais mon encrier n'en peut plus. La couleur s'impatiente.

XXX

Un jour je vous raconterai le vert qui lutte contre le rouge. Combat à finir. Eclaboussures. Couleurs à suivre.

XXX

Vous voyez vert? Ce n'est que le jaune qui rôde derrière le bleu et votre vue baisse quand vient le violet. On fait silence avant cet air de viole.

XXX

Si le bleu m'était offert, je donnerais mille verts plus un ocre que j'aurais fait.

XXX

On ne gagne rien avec le jaune; on le subit en redoutant l'orange qui viendra tout déranger. Couleurs de fous.

XXX

A quoi rime cette terre de sienne avec le bleu de prusse qui, lui, fonce et disparaît dans la nuit? Vieille terre qui bleuit pendant que nous verdoyons.

XXX

Qui dit bleu en cette heure perdue? Bleu fou comme vous désirez, bleu de désir et rouge de honte. Le tableau s'éternise.

XXX



Quelle misère que ce mauve! Comme c'est terne et délavé! Mais le bleu vient qui balaie tout et voici le rouge qui embrase. L'image est sauvée encore une fois.

Me croyez-vous quand je vous dis ocre ou mauve? Quand je dis garance ou noir d'ivoire? Si oui, portez mes couleurs: elles sont vôtres.

xxx

Evidemment, si vous dites blanc, tout est dit... Mais le sombre reste à venir.

xxx

Voyez mon bleu de prusse comme il rutilé, mon jaune qui souffre, mon orange qui rougeoit, mes ocres qui rient et ce noir, toujours ce noir, qui guette la fin de tout.

xxx

Noir que je hais plus que plumes et qui pourtant m'envahit, m'emporte chaque jour au-delà de mon puits.

xxx

Noir d'encre, de seiche, de profondeur, de charbon, de nuit, de solitude, d'années de suie... Fumées et brouillards. Et, pourtant,

lueur dans tout cela. Eclairs. Pauvre blanc!
Pauvre lumière! Jour de misère!

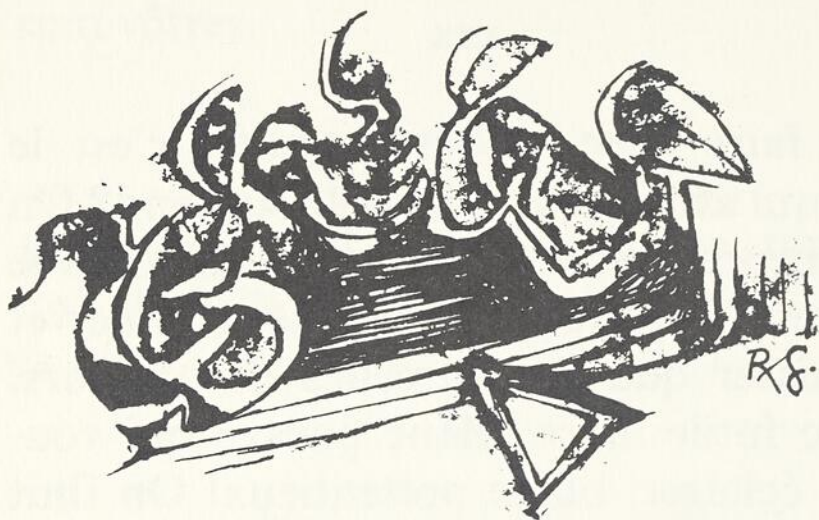
XXX

Que faire avec le blanc quand c'est le noir qui attire et vers lequel tout tend? On commence avec le blanc, mais toujours le noir est là qui attend pour tout avaler et ne laisser que des parcelles de couleurs. Blanc futile alors, blanc pauvre qui voudrait éclairer, blanc prétentieux! On finit par s'apercevoir que le noir est lumière. Après combien d'années!

XXX

Décidément, je n'aime pas le blanc; mais j'avoue que je m'en sers quand il le faut pour couper un rouge fauve qui veut trop se faire voir. Le blanc est opaque, vise au néant, effacerait tout si on lui laissait faire son métier de blanchisseur. Il ne comprend pas que, parfois, nous tenons à nos taches, à nos bavures, à nos ombres sales.

XXX



Toutes ces couleurs passeront; ne restera
qu'un fantôme qui, de temps à autre,
viendra hanter vos murs.

Pendant que les peintres écrivent sur leurs toiles, les écrivains lèchent leurs plumes. Les deux attendent l'envol.

XXX

Mais comment écrire un oiseau? Comment peindre un oiseau? On prend sa plume, on choisit sa couleur et déjà il n'est plus là, perdu dans son vol. Ne reste que son chant pour le musicien toujours à l'écoute.

XXX

Pauvre oiseau, sans ailes, bec perdu, mal fait, sans même de griffes, où iras-tu ainsi, sinon dans un musée?

XXX

Décrire avec les couleurs ce que l'on ne peut dire avec les pauvres mots. Mais, nous le savons, la couleur aussi est pauvre, difficile, éteinte comme la voix et sombre souvent dans le flou. On voit passer la phrase au cours du tableau.

XXX



En somme, la peinture ne m'intéresse que par ce qu'elle peut dire et faire apparaître: les mots qui prennent enfin leur vraie couleur.

Je peins pour parler comme j'écris pour
voir.

Essai

Un lieu d'essai permettant
hypothèses et synthèses sur des
objets qui nous touchent de près
ou de loin dans nos pratiques de
vie et d'écriture.

ESSAI
ESSAI

La grande ourse

configuration
du désir et de la peur
schéma de la possession

Yolande Villemaire

** Je me troublai devant cette merveille:
Je voulais voir comment au cercle s'unissait
Notre image et comment elle y est intégrée*

*Mais point n'auraient suffi mes seules ailes,
Si mon esprit n'avait été frappé
Par un éclair qui mes vœux accomplit.*

*Ici ma fantaisie succomba sous l'extase.
Mais déjà commandait aux rouages dociles
De mon désir, de mon vouloir, l'Amour*

*Qui meut et le Soleil et les autres étoiles. **

Dante La Divine Comédie

«La vérité n'est pas dans un seul rêve
Mais dans nombre de rêves.»

Les Mille et une nuits
cité par Pasolini

«Je me trompais tant que je faisais
une différence entre LE PETIT LI-
VRE ROUGE et ALICE AU PAYS
DES MERVEILLES. On ne sépare
pas la révolution du rêve.»

Demain, les dieux naîtront
Paul Chamberland

«dans le soleil chimique, la magnifi-
que étoile de mer, celle qui se retire
dans l'héroïne des temps.»

La chienne de l'hôtel Tropicana
Josée Yvon

*Ce texte, je l'ai écrit sous un ciel noir
où je n'arrivais pas à repérer la Grande Ourse.
Perdue, j'étais perdue. Comme depuis toujours
peut-être, mais il n'y avait pas très longtemps que
je le savais. Et je n'en sais rien.*

je: derviche tourneur dans la nébuleuse spirale. Univers en expansion à 530km / sec par million de parsec. La respiration du feu les yeux grand ouverts sur la neige plus blanche plus loin. Toujours plus loin. Dès que j'y entre, j'en suis déjà sortie: c'est déjà loin derrière, c'est encore loin devant. L'incandescence des yeux et de la peau: *ma soeur me parle des chats de l'île de Man et des sorcières* et je flambe. De temps en temps, une nappe de silence, l'engloutissement dans la piscine amniotique.

Un jour, n'importe où, n'importe quand, peu importe, c'était des siècles. L'état de désorientation: *adventure into innerspace*. Audio-animatronique, j'étais. Dans cette nuit expérimentale, des phosphènes constellent la membrane curieuse de l'hémisphère du silence. Je ne savais vraiment plus si j'étais dans la Voie Lactée ou la Caverne de Platon. En fait, j'étais à Disneyland. Il y a des jours où le *sunya* n'est que le nom d'un restaurant du Chinatown. Heureusement.

Le désert

Elle avait passé la nuit à l'intérieur de la statue de la Liberté. C'était la mille et unième nuit. Malade des images, elle se différait en racontant des histoires qui s'encastraient les unes dans les autres à l'infini. Elle savait que le réel n'est qu'un effet de perspective.

Quel est le sujet de ce texte, un dimanche après-midi de neige où *je* tourne dans la peur? C'est peut-être la Grande Ourse, je n'en sais rien. On ne sait plus par où commencer. Peut-être n'y a-t-il pas de commencement. On écrit avec son corps: mon corps relié au centre de gravité de la terre. C'est lourd à porter, un corps. Surtout depuis le ravissement.

Le corps, désespérément, accroche dans l'anecdote. Mais un jour, n'importe où, n'importe quand, peu importe, l'*arrachement*. Le réel a tourné sur ses gonds: j'étais affranchie de la loi de la pesanteur. Mais on ne vole pas impunément. *Dans une autre version, on pourrait lire qu'une pomme lui était tombée sur la tête. Que ça se passait à Eden. Et après, elle aurait dit: «Ne montre pas les dents, Adam. Quand tu montres les dents, je n'entends plus le bruit de la mer.»*

La dérive est sans retour; le corps, lui, sait cela. J'ai beau répéter à mon corps que je ne suis qu'un corps, il ne le comprend pas. Et la peur, comme une étoile de mer noire qui respire par toutes les pores de ma peau. Mais la peur est une bête intérieure qui s'apprivoise. On cesse de la nourrir, elle s'étiole. Quand elle rugit, je l'écoute, elle m'étoile. Mon corps, au cours de ce texte, a été l'objet d'un rapt. J'ai crié, maintenant je vais écrire. J'essaie de faire taire les haut-parleurs pour entendre le silence. On peut ruser avec sa peur.

Je traverse le désert. Il m'arrive de trouver de l'eau et alors je bois. Ma soif étanchée, l'oasis s'efface comme un mirage. C'était un mirage. Panique. Dans le ciel noir sous lequel j'ai commencé d'écrire ce texte, le Jour des Mages de l'année 1978, j'aperçois maintenant le grand verseau reverser l'eau de la vie dans l'urne de la mort. On peut renverser le courant. Aller vers les mirages pour avancer dans le désert. Je ne sais pas si on arrive, un jour, de l'autre côté du désert. Peu importe.

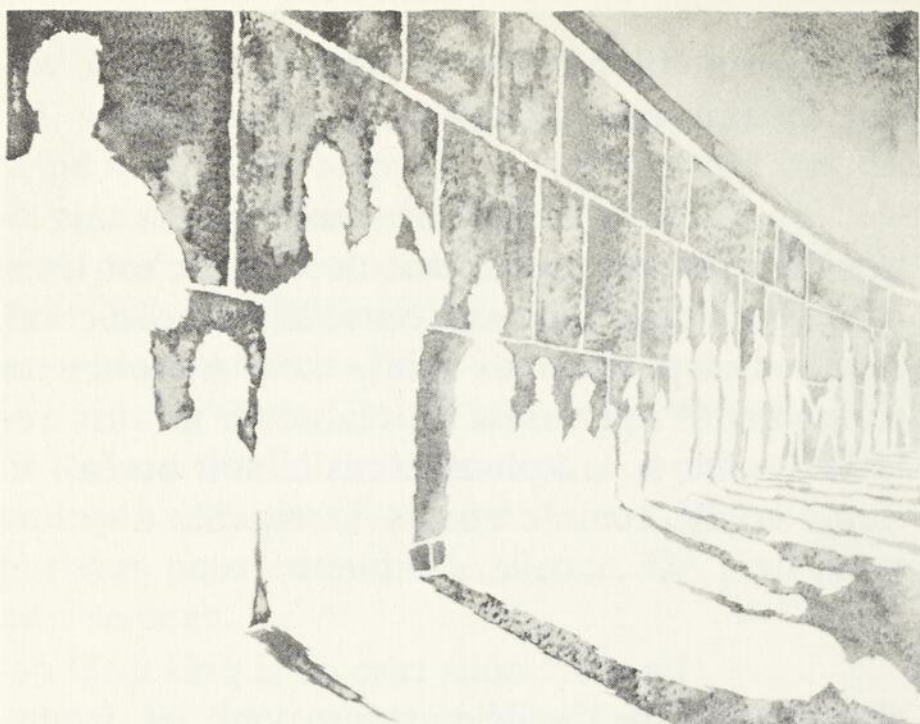
Le sujet de ce texte est une constellation de vie. Décrire le mouvement de cette spirale est une tâche au-dessus de mes forces. Depuis que, magiquement, tout s'est relié, je comprends de moins en moins. La signifiante et l'insignifiante ont fait la roue: le temps s'est mis à tourner comme une noire planète dans les yeux

de l'amour fou protéiforme qui me donne le vertige. Jamais je ne me suis sentie si *innocente*.

Si, pour écrire ce texte, je me suis logée dans *gamma* de la Grande Ourse c'est là, et c'est là seulement, que se trouve la science-fiction. Je m'y situe pour mieux voir la tache noire sur vos fronts de têtes liseuses. En réalité, je ne suis que la Petite Ourse qui pleure dans le noir boréal. Eternel koala, comme nous tous en voie d'extinction.

La mort nous rase de si près qu'il devient urgent de la déjouer sur tous les fronts. Dans le *duelle* millénaire que se livrent les Filles de la Lune et les Filles du Soleil pour la possession de la Fée Marraine, ce talisman mystérieux qui donne accès aux autres mondes, il importe que des mortels et des mortelles interviennent. Il faut se méfier et du soleil et de la lune, *se rappeler la terre*. «Et si un jour vous vous réveillez et il n'y a plus d'animaux sur la terre?»

Sur un mur de Montréal, des mutants munis de masques à gaz regardent se lever un pharaon solaire. Il neige coin Mont-Royal et Saint-Hubert pendant la grève des autobus. Et pourtant, oui, tous les murs peuvent s'abattre. Il faut savoir les *obscurs objets du désir* soumis aux conflagrations du politique.



Corps ou ombres?
de J. L. Verdes

Episode du feu

Ce qui m'arrive fait de ce texte une ligne morte de son deadline. C'est l'incommunicabilité de ce qui m'arrive par tout qui me fait l'éviter, ce «1» apostrophe qui tient à on ne sait qui ou quoi et léviter et perdre la maîtrise quand j'écris. Ce texte a été écrit avant qu'il m'arrive: ce n'est pas là question d'inspiration mais de souffle dans la boue autour du départ de Lilith que je ne comprends pas encore. Les traces que je trace, les chats et les taches qui envahissent cette page de plage ne sont que des signaux pour les voyants et je doute encore qu'il n'y a à maîtriser que le mouvement. Je sais que cela a quel-

que chose à voir avec le oui-ja du français à l'autre langue verte ou de feu et les fils de la Vierge qui est visible ce mois-ci dans le ciel.

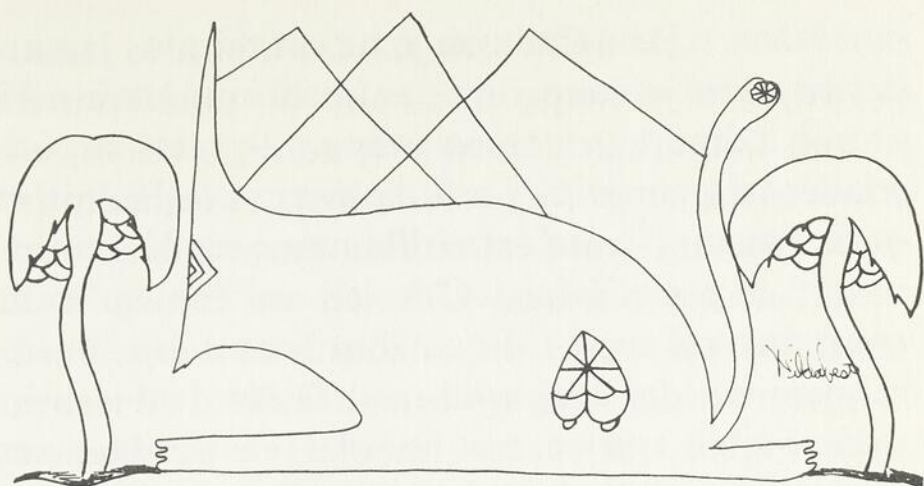
Le mercure monte en juin et c'est parce que c'est l'été. Ishtar et Iris comme Castor et Pollux dans le ciel des Gémeaux comme dirait mon jumeau. Car la fiction s'est mise à dévorer le réel et Tintin, dans **Le temple du soleil**, s'est sauvé derrière le rideau d'eau, *la dam*. «Ils ont dit que c'était une femme. Moi j'ai dit que c'était la Manicoutai.» L'électricité de la Manic passe par les pylônes de l'île d'Orléans pour se répandre à travers tout le Québec m'a dit un chauffeur de taxi, un guide. Ma vie maintenant reconnaît les sourciers et les sorcières car je sais que je suis la voix de mon maître. Je salive pavlovienne et j'écris comme Snoopy. Et Mme Bovary c'est moi comme diraient Bouvard et Pécuchet. Crise de l'énergie chez BP. On dit *houille*. Car le goût de la connaissance est amer. Mais je n'en suis pas sûre car je n'ai pas encore ce goût dans la bouche. Je suis limette et limier et sûre si sûre. Et tellement au-dessus de ça.

Les Amérindiens sur les poutres à élever la Place Ville-Marie n'ont pas le vertige. *Quand il dit le noir des yeux, dans une autre langue, son iris comme une planète noire. Quand je dis «terre» il dit «l'univers» et c'est de vertige que je ferme les yeux.* La levée de la peur nous viendra des Indiens et du Wildabeast. Pour sortir du «Hollywood en plywood, ce film de mort sans dimension» il faut peut-être un sens de la perspective sauvage.

Les mots sont faibles hélas, les mots tendent à la détente. Comment ne plus jaser et devenir maniaque. Une manie de l'eau heureusement entravée par un barrage vers l'étoile au Nord et une question de pylône dans l'ère du Verseau. Question de *bio* et question bien sûr de vie et de mort. Ce sont là des évidences. Ce que j'écris s'enfuit: je suis et le lézard qui voit et le lézard qui se déplace. Je suis occupée, habitée. En otage de moi-même. C'est l'épouvante, c'est l'émerveillement. Je suis Hamm et Clov, le clou et le marteau et je m'enfonce dans la cave où il pleure parce qu'Adam et Eve vont peut-être être niés. C'est d'ailleurs dans ce lieu-là qu'il apprend à partir et à se contredire.

Je suis Ariane et je suis le fil d'Ariane: j'ai passé par le feu en brûlant Jeanne d'Arc et Ste-Thérèse d'Avila. Un ange a passé et j'ai brûlé la Vierge. C'était enfin le «grand jour où l'archange mon frère partagera son banquet avec moi» et du ciel incendié neigeaient des pétales de rose tandis que je communiais sous toutes les espèces. Et c'est ainsi que j'ai volé.

Cela n'est qu'une image, bien sûr. N'empêche que c'est vrai. Isis et Osiris sont des sarcophages qui mangent la chair du monde. Et c'est Lilith peut-être la Licorne ou les cornes sacrées du Minotaure. Et c'est ça qui arrive quand on mord dans le mythe d'Icare. Et qu'on n'a plus peur du jeu et du lousse métonymique. Car on sait qu'on ne joue qu'une manche et pas toute la par-



Le Wildabeast

dessin de Mark McCracken

tie. Ou alors une fois, une seule, et qu'alors c'est ça qui est ça. La mort fait de la radiance dans l'air; j'entends mes morts autour de moi. Et je suis repêchée infiniment par Karnak des Incas et Carnach d'Egypte et même si je me trompe d'orthographe et même du tout au tout car Chronos, toujours le même, me retourne infiniment et j'ai la tête et le texte soudain décapotables. Je file incognito et peut-être à l'anglaise derrière Lilith qui n'en finit pas de s'enfuir et qui revient car la ligne du temps m'accommode dans son oeil qui est ou n'est pas — c'est du pareil — l'oeil de Caïn. Et alors le feu d'Abel monte magie blanche et c'est aussi l'échelle des Anges et je me perds je me perds je me perds car je sais qu'Ariane déroule son fil, que ce n'est que de la prose, que le mot mort ne tue pas, même si, bien sûr, je vais mourir. Mais le suspense me suspend: je descends aux Enfers pour faire taire un chat brûlé vif et ce que je trace n'est que l'efface d'une tache rouge comme la mort.

Peut-être que je ne saurai plus jamais écrire mais je soupçonne enfin là un Arcane 13 et non la mort dans mon corps. Les mots se confondent au corps: il y a le Sphynx et le Phénix et pour l'instant Icare est en flammes et, déjà mort, renaît de ses cendres. C'est ce qui fait qu'il dit connaître un secret. Et ce sont tout à fait, et littéralement, des *insignifiances*. Drôle de Firebird décapotable qui se met à voler en perdant ses ailes et ses elles. Je suis une voleuse mais je ne veux me loger nulle part comme une balle. Il y a aussi des oeufs et un temps d'incubation que je ne sais, pour l'instant, respecter car Chronos me machine et je sais, que c'est dangereux mais que nous vaincrons. Question que ça repasse peut-être un mardi, jour martien et de la guerre. Et c'est effectivement la guerre.

La Petite Ourse

—dispositif de la douleur—

Mounoumounoumounou. Dans la réserve imaginaire, le coeur battant et la terreur. Comme si, dans un Moyen-Age de la conscience, se trouvait tapie l'image d'un père vengeur. Archétype déflagracteur: pendant très longtemps, *on ne voudra rien entendre*. S'être rêvée immense statue lilas pour s'effondrer en poudre blanche sur une pelouse verte comme la vie. On m'avait arraché mon phallus et j'étais sans force.

Quel coup de théâtre! La machination donnait à ce point l'illusion du réel que j'ai été prise au piège. Et j'ai perdu le verbe. Il n'était plus possible de parler, j'en mourrais, et cette fois ce serait pour de bon. Alors j'ai menti. Pendant des siècles, j'ai cherché à l'éviter ce *l* apostrophe qui tient à qui? à quoi? *Sous la tente plantée sur les rives noires du réservoir Cabonga, j'ai peur des ours. Pourtant, onze jours dans le bois et je n'en ai pas vu un seul.* Ca m'a pris des siècles pour comprendre que l'ours vivait dans mon corps. Comme une ancienne terreur qui n'en aurait jamais été expulsée. Et puis tout à coup, dans le noir des images, le cri.

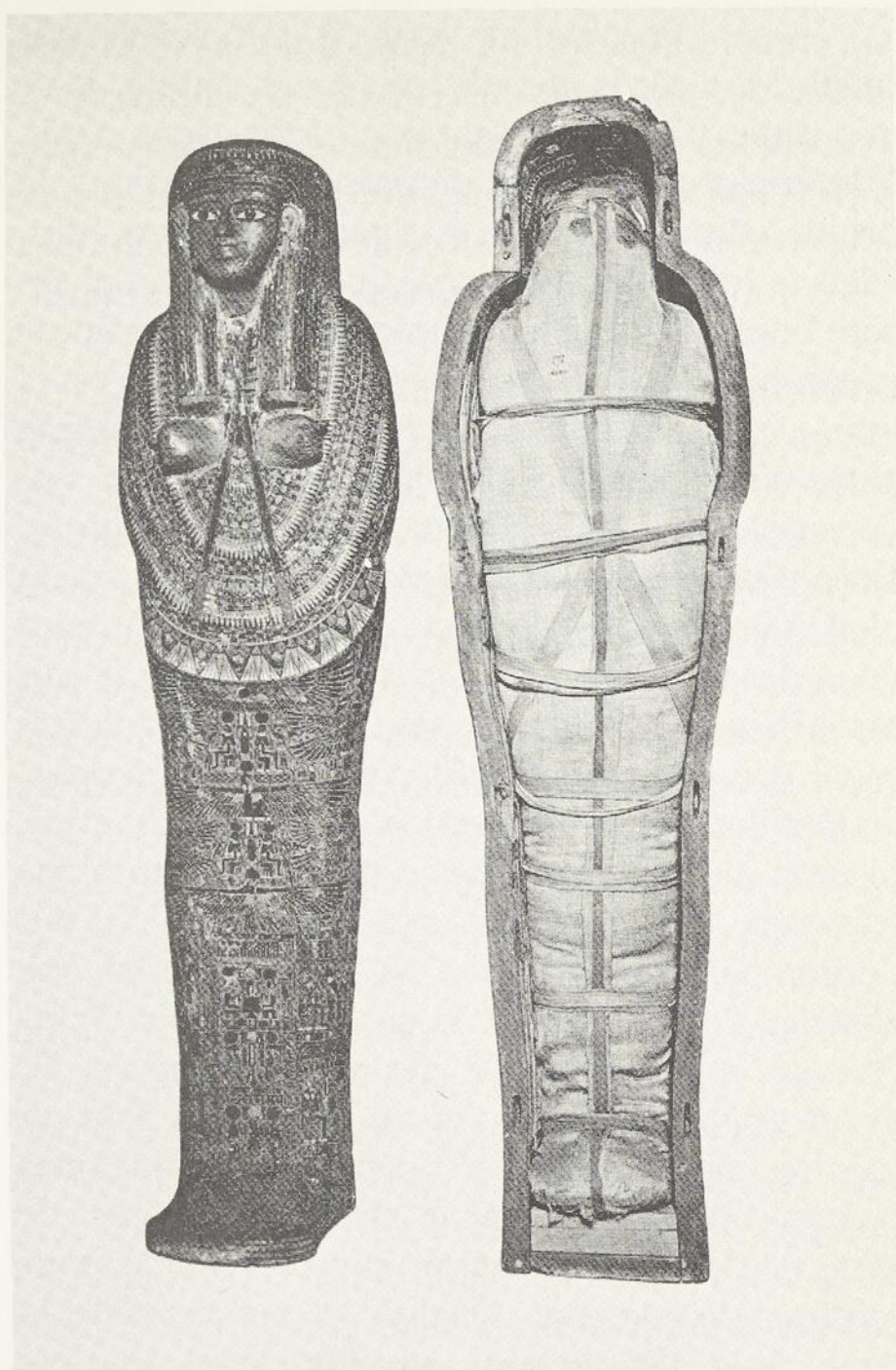
Histoire d'un évanouissement

On traverse ce qu'on croit être le silence. C'est ouaté, délicieux. On rit, on mange des oranges, on chante. Puis, sans raison, au beau milieu d'un geste, une chimie méchante liquéfie tout. On tombe dans le noir. D'un black hole à l'autre, on survit. Pourtant. On en vient à rire moins, à suspecter les oranges, à chanter d'une voix blanche. Pour sauver sa peau, on a, un jour, sécrété un contre-poison stérilisateur. Mais l'antidote n'agit que lentement. A un moment donné, on s'est tellement bien armé contre la vie, qu'on s'est enterré vivant. D'avoir confondu les mots et les choses au point de n'entendre que ce qu'on

veut bien entendre, on en perd *les* sens. Malade des mots, on se met à craindre les choses, s'enlevant ainsi la seule chance de guérison: l'homéopathie par le nouveau. D'avoir été instruits en néophobie par nos petits Hiroshima microcosmiques, on en oublie que c'était, mais oui, la fin du monde. La fin *d'un* monde. Et c'est en oubliant que le microcosme et macrocosme, c'est *aussi* la même chose, qu'on en oublie la terre. Il faut se rappeler la terre. La terre c'est cette distance entre *je* et l'univers que je ne vois que quand ça fait mal. On dirait qu'il fait toujours beau quand j'ai le coeur gros. Et qu'il pleut toujours à verse quand je nage dans le bonheur. Je ne me rappelle que du Pôle Nord et du Pôle Sud, j'oublie que la terre est ronde et qu'elle tourne. $E=mc^2$. On sait ça, pourtant.

Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse: le contre-poison tue enfin le poison tuant. On est assez «écoeurés de mourir» que ça nous ramène à la vie. Il faut assez détester la mort pour rappeler à son corps qu'il est mortel. Assez aimer la vie pour lui dire oui, même si c'est dangereux. C'est dangereux la vie: ça mène tout droit à la mort.

Et quand la peur craque, qu'on quitte le mot mis pour la momie de sa «mummy», on naît, on est. Et c'est léger léger léger... La peau n'est qu'une membrane de tambour sur laquelle pulse l'univers. Et l'univers, tout d'un coup, ça brûle. On vole, mais on a les ailes en feu.



Maman!

Et puis un jour, il fait soleil, très soleil. Mon corps, depuis trois jours, oublié. Je ne m'occupe plus de sa survie. J'écris, sans arrêt. L'intérieur est en train de passer à l'extérieur, la brume commence à se dissiper. Je ne dors plus. Mais je fume, encore, parce que j'ai peur. J'ai encore besoin d'un peu de fumée intérieure même si je sais bien que ce n'est pas moi qui fume, c'est la lune. Je suis peut-être en train d'écrire la scène entre Valentinograd et John Glenn City, je suis dans la lune, dans le roman, dans *La vie en prose*. Et je n'ai plus de cigarettes: j'y cours, j'y vole et c'est loin et tout en pentes, à bicyclette. En haut de la dernière pente, le coeur me manque. Je suis essoufflée, je n'ai plus de souffle. Il fait soleil, très soleil. Les arbres, verts. Et, *soudain, l'été dernier*, les feuilles des arbres vertes, si tellement vertes, passent au vert pâle puis au blanc, puis au blanc très très très pâle. Je m'entends dire: «Tout devient noir» et pourtant c'est blanc que c'est, une absence de couleur. Et là ça devient noir. Peut-être un cercle noir. Ça devient noir, *après*. Et avant que ça soit noir j'ai sans doute vu tout un spectre mais je ne me rappelle que de quelques taches entre le blanc et le noir, avec un peu de vert, peut-être... Je tourne sur moi-même pour rallumer le paysage. Quelqu'un me rappelle la terre. Je suis là, debout, en plein soleil, tout est noir et je sais pourtant que je suis consciente, que c'est là un *lieu*. Je ne me rappelle peut-être plus le mouvement, mais je sais que je ne suis pas tombée, que je me suis assise par terre. Et dès que j'ai touché la terre, tout s'est rallumé, lentement. *Cette fois-là, j'ai su que je ne dormais pas.* Que

peut-être on voit tout à l'envers comme la photosynthèse dont j'ai peut-être alors compris le *sens*. Quand je ne suis plus là pour la faire, la photosynthèse se *renverse* et tout disparaît. Ce n'est pas moi qui est disparue, c'est l'univers! C'est pratiquement comique.

Je ne m'étais jamais évanouie, avant. Depuis, à part quelques brèves échappées dans ce lieu entre le noir et le blanc, depuis, je dors de façon ininterrompue. Comme un ours dans sa caverne, comme Walt Disney dans sa cryogenèse. Comme tout le monde tout le temps. Ou presque. Des Belles au Bois Dormant. L'illusion consiste à imaginer le prince *charmant*. Le prince n'est qu'un fantôme machiavélique du corps du dormeur. Le prince, comme l'ours, vit dans le dormeur. Le prince est celui qui peut dire *je* sans mentir car il ne laisse aucun de ses sujets parler en son nom. Le prince a l'air d'un ange mais c'est un ours et c'est une bête qui a l'air d'un démon. C'est kif-kif: ce n'est ni blanc ni noir, c'est noir-et-blanc et peut-être même en couleurs, c'est ni oui ni non, c'est *peut-être*, c'est un mélange harmonique de oui et de non. On connaît toujours l'air, mais on connaît jamais la chanson. Et si on écrit, c'est toujours pour écrire son nom. «In the desert, you can't remember your name.»

L'amour fou

Quand j'avais douze ans et que j'écrivais des romans qui se passaient en France, je ne savais pas à qui j'écrivais. J'inventais des jeux maniaques — comme toutes les petites filles — et je rêvais d'être agent secret. Je ne savais pas que je m'appelais *longue distance* et qu'un jour, tout se décoderait. Car l'écriture est télépathe: je suis un jour, n'importe où, n'importe quand, peu importe, rentrée dans la peau de tous mes personnages. J'ai su que j'étais un monstre à mi-chemin entre Snoopy et Mata-Hari, un cocktail de Bloody Mary, de GI Joe et de Pink Lady, une tornade de M.Net, de Batgirl et de Dick Tracy, d'Alice in Wonderland et de Kateri Tekakwitha, de Mickey Mouse et de Minnie Mouse. Le jeu des clés est infini. On tourne longtemps en rond sur le même étage et puis, coup de chance, on tombe sur une nouvelle clé qui ouvre un autre étage du réel. Toute la perspective change, on est étourdi parce que c'est tout nouveau tout beau et pourtant, *on reconnaît les lieux*. C'est l'épouvante, c'est l'émerveillement.

C'est comme ça qu'un jour, sur le seuil d'une porte que je venais d'ouvrir, j'ai trouvé une petite souris qui rêvait de la Grande Ourse. Je



Le prince

dessin de Moutadine

l'ai regardée mourir de peur à cause de l'odeur d'un tout petit chat. Et j'ai dit à la petite souris, inch allah, s'il a à te manger, il te mangera, de toutes façons, tsé veux dire? Sache seulement que le *chat*, c'est peut-être aussi le *chas*... Alors cherche. Et je l'ai chargée d'explorer de fond en comble les étages de cet étage, de la cave au grenier. Et j'ai dit danse le cha cha cha du chat caché et je parie que tu trouveras un *chas* pour passer à un

autre *chat*. Après tout , tu as d'autres chats à fouetter. Et cha, cha passera. J'aurais pu ajouter que c'était là une tactique de guerre, une sorte de cheval de Troie mais déjà elle filait dans son labyrinthe en chantant «Trois petits chats, trois petits chats, trois petits chats chats chats,» pour tromper sa peur. Et je l'ai propulsée dans la constellation de la Grande Ourse: sa mission accomplie, elle me reviendra. Il y a des raccourcis pour se rendre à Alphaville-l'Aleph des mots et des choses: *mais j'aime les détours*. Et, comme tous les enfants, les slinkies. Je: derviche tourneur dans la nébuleuse spirale.

La science-fiction, ça n'existe pas. La littérature fantastique, ça n'existe pas. *La vie en prose*, parce que la distinction n'existe pas. Entre le rouge de l'appel et le blanc de la disponibilité, l'amour fou déploie le rose du temps.

Quand je me suis mise à entendre le son, j'ai bien vu que tout parle. J'étais pénétrée et mon corps, *littéralement*, chantait.

Je cours dans la Bibliothèque de Babel: les livres, par d'étranges détours, m'arrivent. Il y a tant de portes et elles s'ouvrent toutes, l'une après l'autre. Je suis à bout de souffle mais ça ne veut pas s'arrêter. Et puis une porte, enfin, refuse de s'ouvrir. Tout se tait dans un silence opaque. Les graffiti redeviennent muets, *l'air conditionné*, dans l'autobus, ne s'adresse plus à moi. L'air conditionné n'est que le rappel de l'existence d'un système de climatisation. Tous

les feux verts ont passé au rouge pendant que je passais sur la jaune. J'ai dû bloquer aussi à **Isabelle et la porte jaune**, je devais avoir huit ou neuf ans quand j'ai lu ça. Pour trouver la voie, il faut toujours que je repasse sur mes traces. Que, comme l'assassin, je revienne toujours sur les lieux du crime. C'est comme du chinois empesé qui repasse et repasse son papyrus rosé. Au moindre petit choc, la bande palimpseste vie-texte, ultrasensible, se remet en marche. Il peut suffire que je me trouve dans le métro Champ-de-Mars un mardi jour de la guerre et peur d'être en retard pour être déportée. Jusqu'à gammade la Grande Ourse par exemple. Et quand le son du *métro* métronome *morte*, que c'est l'alerte rouge, je brûle il y a des mois entre Beaubien et Rosemont, je pèle à Peel, je m'aventure à Bonaventure, à Sauvé, je suis sauvée, peut-être qu'il y a de l'eau à Atwater. Mais le meilleur moyen de transport c'est encore Champ-de-Mars puisque j'y suis déjà. Je n'ai qu'à choisir la bonne destination et tout en empruntant la rame jusqu'à Henri-Bourassa ou à Bonaventure pour vaquer à mes petites affaires, m'embarquer pour Mars question de faire la guerre à tout ce rouge. Ça prend juste un petit peu de dynamite pour que les mots explosent et le *morte* qui *te mort* en passant par le métro devient aussi inoffensif qu'un petit chat mort.

Maintenant, quand je tombe sur un feu rouge, au lieu de tomber au point mort, je le regarde en pleine face et la couleur s'efface. Apparaissent alors les taches noires qui me laissent passer.



Se rappeler la terre

Dans un tel silence, on voit les ponts. C'est de nouveau relié: on sait que lire, c'est lier. On lit mieux encore: on voit que le pont est une trame de cordons infernaux. On voit la chaîne aussi. On peut choisir de sauter, sauter, toujours plus haut, sur le pont, pour le défoncer.

Et quand ça défonce, on rit *zen*, on rit comme avant d'avoir oublié ce qu'est le rire. On tombe dans un autre étage du réel. On tourne, derviche tourneur, dans un autre monde. Là, c'est la veille. Les yeux grands ouverts sur la neige. Et, à l'aurore, éblouie, j'étais éblouie.

Par des traverses étranges, je suis passée sur l'autre rive: la fiction a basculé du côté du réel. Tout a déjà été rêvé, je reconnais tout.

Mes jumeaux, mes jumelles: tous des agents secrets. Et tout le monde connaît le mot de passe. L'univers tourne sur ses gonds. *Je sais que c'est la fin du monde.* Les saisons se précipitent: *cette année-là, je n'avais pas vu la neige.* Et puis, c'est tout de suite l'été, le feu. Des pyromanes allument des incendies partout, ça flambe. Pendant l'été des Indiens, il pleut à boire debout. Mais la pluie n'est qu'une adolescence de la neige. Je pleure et mes larmes remontent vers la mer. *Le fleuve disparaît dans la tempête du siècle, en face de Lévis.* À force de l'éviter ce «l» apostrophe qui tient à soi, on finit par léviter. *Elle n'est plus elle: elle est elles.* Ça lui donne des ailes pour voler jusqu'à elle. Se rappeler que sur cette terre elle vole ras mais que elles voleront. Les faire tourner assez vite pour qu'elle vole RA. Le haut / le bas c'est du pareil comme: c'est de savoir monter et descendre l'abc de tous les passages du vide au plein et vice-versa.

And up *and* down et see-saw et oui *et* non et le paysage intermédiaire dans toutes ses dimensions de mots et de choses. MAGIC-THEATRE: c'est l'émerveillement, c'est l'épouvante. Les aurores boréales s'estompent, le ciel se vide. *L'univers n'est qu'un Boeing 707 dans un orage électrique.* Ce n'est qu'une autre scène du même théâtre. Que des ombres. J'avais pris des misères pour des mystères. *Je:* capsule neurologique dans la spirale vers la neige plus blanche plus loin. Toujours plus loin. J'ai mal aux dents.

Episode de la neige

Aujourd'hui, vendredi jour de Vénus, jour où la pluie n'est qu'une adolescence de la neige, j'entre dans la neige. Je nais *je*, j'enfante après on dirait des siècles et des cyclamens de douleur. Je neige. Je ne suis plus rouge sang mais rouge désir, je vis. La douleur qui depuis toujours ne dérougissait pas, lâche prise et je flotte dans le courant. Pas d'anecdotes, je me prie, que de la magie. Je vis et cela m'éblouit. Enfin.

Aujourd'hui, sous la fine pluie de cataclysmes cosmiques, je me laisse porter par le courant, je suis connectée enfin. Je suis là où je suis c'est-à-dire nulle part et partout et je flotte. L'univers en expansion m'agrandit. Les images vivantes de mon esprit ont envahi ma vie et je m'aperçois que mon esprit n'est rien, est tout, contraire à ce que je prends pour mes désirs ou alors dans le même sens. Ce soir je flambe, je brûle comme de la glace, je neige. Je n'ai plus de corps, plus de douleur. Qu'un corps- statue lilas effondrée en poudre blanche sous un pont. Toute passion, toute souffrance et toute joie. Quel calme étrange. Je pensais le calme avant la tempête alors que c'est après qu'il vient. J'arrive neige, plus blanche, plus loin. J'arrive. Rien ne m'appartient,

je n'appartiens à rien. La vie se déroule et se retourne. Des anges passent et s'envolent à l'infini. Il s'agit de traverser le feu, de traverser l'hiver. On se retrouve dans l'ennui. Dans la vie qui est un jeu: comme le printemps, *celui qu'on n'arrête pas*. La neige comme l'euphorie de l'euphonie. La Petite Ourse commence à chanter *gamma* de la Grande Ourse. Dans la nasse des eaux du ciel, le ciel rose, le ciel bleu. Le pastel, le *si elle...* Passe-t-elle?

Episode quotidien

On m'a donné un délai. Je peux écrire encore jusqu'à la prochaine neige. Devant une nature morte de Labatt vides, hier. Mais j'ai chanté «It's clean up time again» et d'autres mantras. J'ai mis les ombres à la porte, j'ai veillé au silence pour faire taire les voix. Ça m'a rappelé la terre. Je sais qu'il faut prendre un bain, marcher dans l'hiver, dire bonjour, ça va?, prendre le métro, prendre l'autobus, dire qu'il fait beau. Je sais cela. Ça goûte bon comme la vie. Aujourd'hui, je file bien. A force de chanter: «File file file / Détale détale détale / Petite fille qui a le trac comme une bête noire dans le noir de moi,» je me suis retrouvée dans le blanc de **mes** moi. Et de

mémoire. J'ai fait le vide pour laisser se déployer un autre spectacle du MAGIC THEATRE, vu de **gamma** de la Grande Ourse.

Lettre d'amour à mon ange gardien

à qui je donnais la main
petite, sur les trottoirs
en revenant de l'école...

Je vous écris du désert de neige de Sault-au-Mouton et c'est de la *fiction*. Je n'y suis pas encore. J'ai simplement l'*intention* d'y aller, passer quelques jours, comme à la Grasse Ourse. Pour hiberner dans mon hiver. Mais c'est l'intention qui compte: il faut faire très attention à la tension comme à l'in-tension, être responsable de ses intentions. La vie me dira si j'aurai été au Sault-au-Mouton géographique de la Côte Nord. Peu importe. Je parle ici de la *fiction*.

Je dis *vous* mon amour, parce que c'est au prince que je m'adresse. Celui qui, parce qu'il est au désert, ne peut pas se rappeler son nom. Tout ce qu'il peut dire c'est *je*. Si je vous ai inventé, c'est que j'avais peur de traverser. Quelle magie: je vous avais rêvé sans âme et sans corps et voilà que vous m'apparaissiez dans une âme et dans un corps pour me rendre à moi-même. J'ai nagé dans un narcissisme réparateur, dans ma chambre à soi, jusqu'à la neige plus blanche, plus

loin. C'était de plus en plus le désert, de plus en plus le silence. Mais vous étiez beau mon ange et tellement nombreux. Le désert est un lieu investi par les anges. Ce que vous m'apprenez, prince, c'est à vous reconnaître. C'était tellement simple: il s'agissait tout *simplement* de taire toutes les voix et toutes les images, tout ce train d'enfer mené par nos mauvais sujets pour arriver, enfin réunis, à nous entendre pour *comprendre*. Il a fallu que je vous appelle du plus loin de mon utopie pour qu'un jour, du plus loin de la vôtre vous m'ayiez appelée. Il a été long le chemin jusqu'à nous prince, ça nous a pris des siècles. Et maintenant, oui, maintenant ça peut commencer.

C'est un pacte si beau que c'est presque trop beau, c'est un paquebot stroboscope pour naviguer sur l'eau entre le Sault et le Mouton. Se rappeler que le lieu-dit n'est pas moins réel que mon réel de Montréal. Qu'il y a le risque de sauter trop haut, qu'il y a le risque que le saute-moutons mental devienne un ronron qui nous précipite encore dans le sommeil. Prince je ne vous aime que pour réveiller; je ne vous aime que lorsque vous me réveillez. J'aime faire l'amour avec vous mais je n'aime pas *dormir* avec vous. Et bien sûr il y a dormir et dormir, faire l'amour et faire l'amour.

Cela se passait sur la terre et pourtant je volais. Comme si un volet dans ce que j'appellerai ma «conscience» venait de s'ouvrir. J'avais la tête comme une passoire et le plein / le vide, ça

n'existait pourtant plus. Mon corps n'était ni vide, ni plein, il était rond. Le mot dialectique venait de se faire entendre: et, en même temps, le mot comprendre.

Il y a un abîme en forme d'abyme entre le mot *comprendre* et le mot *comprendre*. Les mots ne sont que des décors de carton-pâte: il faut soupçonner le moindre mot d'être un indice unidimensionnel d'un maître mot et de toute la profondeur du champ. *Quelqu'un, un jour, m'avait tout simplement dit: «Tu comprends».* J'avais demandé, quoi? Et ça a fait tellement mal qu'on me dise pas *quoi* que j'ai cherché, cherché, cherché au point d'en tomber malade.

Et là, pour que mon corps survive, il a bien fallu que je fasse silence. Je n'écoutais plus les voix, je n'écoutais que mon corps. De coeur et d'esprit, j'étais entièrement consacrée à rétablir mon corps dans ses droits. Et l'avis des spécialistes ne m'intéressait même pas. Je m'étais sacrée généraliste; j'ai passé tous les pouvoirs au prince qui vit dans moi. Et coup de théâtre, mon corps s'est rétabli. C'est comme ça que j'ai compris que j'étais un prince *moi aussi* et que vous étiez un guérisseur. Ça n'a pas été la vie en rose pour autant. Je me suis retrouvée sur terre, je me croyais sur Mars. Pendant longtemps j'ai confondu la folie et la santé. Je confonds encore mais dans le *bon sens* de cet univers qui est tout à l'envers. Mais ce pacte heureux entre le coeur, le corps et l'esprit, j'en reconnaissais pourtant la

saveur. Je m'éveillais à toute une vie antérieure qui s'était déroulée sur cette terre pourtant, et dont j'avais perdu tout souvenir.

Pendant des siècles, j'avais eu deux ans et demi. Là j'ai eu trois ans, ça a été terrible mais j'ai réussi à remonter le courant jusqu'à un an. Le feu / la neige, c'est peut-être le ventre de ma mère.

Maïa ouvre-toi. Le tréma du i phallique
te travaille ô ma mère grecque et tu
glisses vers moi igrec. Percerons-nous
un jour le voile des illusions ô mâya
ma mère.

Je me réveillerai dans tout mon corps.
Et nous veillerons, mes soeurs et
moi comme tes enfantées vives auprès
des corps survivants de tes enfants
mâles. Éveillée vive et seule ô maman.

C'est ainsi que la schize a commencé à se colmater. Le puzzle s'est magiquement reconstitué à l'envers. Comme quand on passe un film à l'envers et que le plongeur sort de l'eau et vole jusqu'au plongeon dans une pluie de gouttelettes éclaboussées au soleil. Et, si on le repasse à l'en-droit, le plongeur saute encore sur son tremplin pour s'engouffrer dans l'eau. Et si, encore une fois, on met le film à l'envers, il vole encore et c'est curieux tiens il s'est mouillé et pourtant il n'est pas encore mouillé... C'est toujours la



La schize
dessin de Y. V.

même image, toujours la même eau mais *je* ne regarde jamais le même film. *Je* est tellement une autre à toutes les 530 km / sec par million de par-sec, que le MAGIC THEATRE c'est l'infini de la mère, une tempête cosmique dans un verre d'eau. Et ça monte, paraît-il, comme une spirale...

Un jour, n'importe où, n'importe quand, peu importe j'ai vu les signes *se renverser*. Ce qui me tuait me sauvait la vie, le trois fatal devenait magique, dans ma main un triangle comme une pyramide sur le point de tourner sur ses gonds. Je criais «Terre» et je me trompais tant que je me prenais pour Christophe Colomb découvrant l'Amérique. Il faut se méfier de ce qu'on appelle à tort le *réel*: ce n'est *toujours / jamais* qu'un effet de perspective. Le réel c'est beaucoup moins *plate* que les mots. Ça nous a pris du temps pour comprendre qu'elle est ronde la terre... Il n'y a pourtant que la terre: tout est matériel. Ces mots, cette page, mon corps, épuisé par un lundi matin, jour de la lune, le vôtre miné par la maladie ambiante, nos voix infernales tant que le **Dépeupleur** n'a pas terminé sa tâche pour que vive le Prince, les grandes et les petites idées, la neige, tout est matériel. Tout ça *c'est que de la terre*. Et la terre, elle est justement tellement ronde qu'on peut en faire ce qu'on veut de la terre. Et si on rêvait de l'appeler Terre de Mue, des fois qu'elle muerait cette terre? La mutation ça ne peut commencer qu'ici et maintenant, partout, tout le temps. La mutation ce n'est pas un grand NON rouge-révolution-sang, ce n'est pas un grand

OUI noir-anarchie-mystique-blanc. La mutation c'est tellement de toutes les couleurs qu'il faut L'INVENTER.

J'avais demandé QUOI? et maintenant j'ai expérimenté que *comprendre* c'est un verbe intransitif, comme le verbe *aimer*. Ne me dis pas *qui* tu aimes, fais-le moi aimer. Ne me dis pas *ce* que tu comprends, fais-le moi comprendre. D'ailleurs *aimer* c'est *comprendre*, *comprendre* c'est *aimer*, on sait ça. Et qu'il y a un abîme en abyme entre *aimer* et *aimer* et un autre entre *comprendre* et *comprendre*. Tous les mots veulent dire la même chose au fond mais le *même mot* ne veut jamais dire la *même chose*.

On ne cherche pas ses mots, ils nous envahissent. On écrit par *ce* qu'on est possédés par les mots. Écrire consiste à renverser le courant pour sortir du schéma de la possession. C'est peut-être seulement à ce moment-là qu'on cesse de crier et qu'on se met à écrire. La langue c'est une musique dont il faut savoir jouer.

Je me trompais quand je pensais que je cherchais la prose: c'est elle qui me cherchait. La prose s'ouvre comme une rose et comme un piège. May be. *Peut être*. Je ne sais pas encore comment on échappe à la prose. *It may be a trap*. Oui, mais une *trappe* ou une *trappe*? Est-il vrai qu'une porte n'est qu'ouverte ou fermée? Et que veut bien dire quelqu'un qui vous demande ce que *vouloir* veut dire sinon que vous dormez comme

un loir tandis qu'elle veille ce mot comme on veille un corps. Parce qu'elle sait que ce mot est mort, comme tous les mots de ce qu'on appelle pourtant les *langues vivantes*. Existe-t-il vraiment des langues étrangères et des langues mortes? Toutes les langues le seraient. C'est peut-être ça, l'ère du **soupçon**.

C'est comme si tout allait tellement vite que j'ai l'impression d'être une tortue qui rêve d'être un lièvre, oubliant que tout est dans le «partir à temps». Mais ça recommence: car il y a *partir* et *partir*. Mais on part toujours pour se rendre en quelque part. On ne peut pas savoir si c'est pour gagner la partie ou pour la perdre. Pour arriver dans un lieu ou pour le quitter. On dit c'est très *parti*, on trippe. Et on s'aperçoit qu'on est en train de faire du sur-place. On dit **Fin de partie** et pourtant c'est là que ça commence. On dit la vie / la mort, c'est la même chose. To be / not to be, c'est une toupie. Se rappeler la terre, pourtant. Un mot, ce n'est que le spectre d'un spectre. Les nuances chromatiques disent que *tout est dans tout* et pourtant *y a rien là*. C'est tellement rond, ça doit être pour ça que j'ai le vertige. Je: derviche tourneur dans la nébuleuse spirale. La Grande Ourse, c'est peut-être la langue. D'ailleurs je ne sais pas comment se nomme cette constellation en anglais, en espagnol, en allemand, en russe, en japonais, en grec. C'est du *chinois*. Mais il nous arrive de la voir: alors, on sait qu'elle est là.

Ça joue toujours autant entre le signifiant et le signifié, l'arbre et l'arbre et c'est *invisible tel un arbre* et très arborescent comme l'arbre de la Connaissance qu'on appelle aussi, je crois l'Arbre de la Vie. J'ai peur quand j'écris: bien sûr que ce n'est pas *grave*, ce n'est qu'une manche, ce n'est pas toute la partie. Ce n'est pas *grave* mais c'est *capital*. La terre n'en meurt pas mais on en perd la tête: c'est la peine capital que d'oublier que oui c'est *grave*, à cause de l'attraction terrestre. Mais un jour on y échappe, on voit que c'est *gravide* aussi: ça donne naissance. Ou bien ça enfante / ça tue, c'est *gravital*. Quand on écrit on met quand même des mots en orbite. Vaut mieux savoir un peu ce qu'ils *veulent* dire. Je suis tellement fatiguée que ce n'est plus que mon corps qui écrit. C'est un bon commencement. Heureusement: $E=mc^2$. Tout est relatif. Parce que tout est relié.

O mon ange, mon enfant, ma soeur, tu t'abrites dans tes ailes, je ne vois plus tes yeux. O mon ange, mon frère, mon jumeau, je ne te reconnais plus. Abrite-moi dans tes ailes, et vole avec moi.

Je t'envoie *effectivement* cette lettre prince mon frère pour que tu la lises en la liant à toi. Mes soeurs et moi, on est des sorcières mais on a pas de *secret*. Le jour où tous les princes comprendront que les hommes et les femmes ont peut-être accès à chacun une moitié de la vérité, le yin et le yang vont peut-être enfin être pacifiés. Il

y a bien sûr, un *secret* mais qui dit qu'on ne devrait pas, ensemble essayer de le déchiffrer? Le mouvement de diastole systole de notre coeur qui bat on l'a appris au système binaire de nos machines. On pourrait, peut-être aller *ailleurs*.

* * *

La vie en prose dans la Bibliothèque de Babel

Ce texte a été écrit par Evangéline Larose V. qui m'a appris les premiers mots et par l'inconnu qui m'a dit que la pluie n'est qu'une adolescence de la neige, au coin de Laurier et Parc, où j'attendais l'autobus un soir de novembre. Par Emile Nelligan, par Rimbaud et par la petite Jennifer qui chantait: «I'm the king of the castle, you're the ugly rascal», par Sophie, trois ans, qui appelle les anges «Jésus» et par sa mère Claire Leroux qui m'a parlé de la cryogenèse. Par Colette Tougas, une sorcière. Par Dante, Gurdjieff et un vieux monsieur dans le métro pour Coney Island. Par Nicole Brossard, Béatrice Beck, Erica Jong et par plusieurs chauffeurs de taxi et surtout Michel Garand-le-tellurique. Par Yolande Racine un matin de Noël après le Bell, par Pauline Harvey «attention tu contactes un ami attention», par Lucien Francoeur, Alan Watts, Nabokov, Borgès, Janov, Hermann Hesse et Mar-

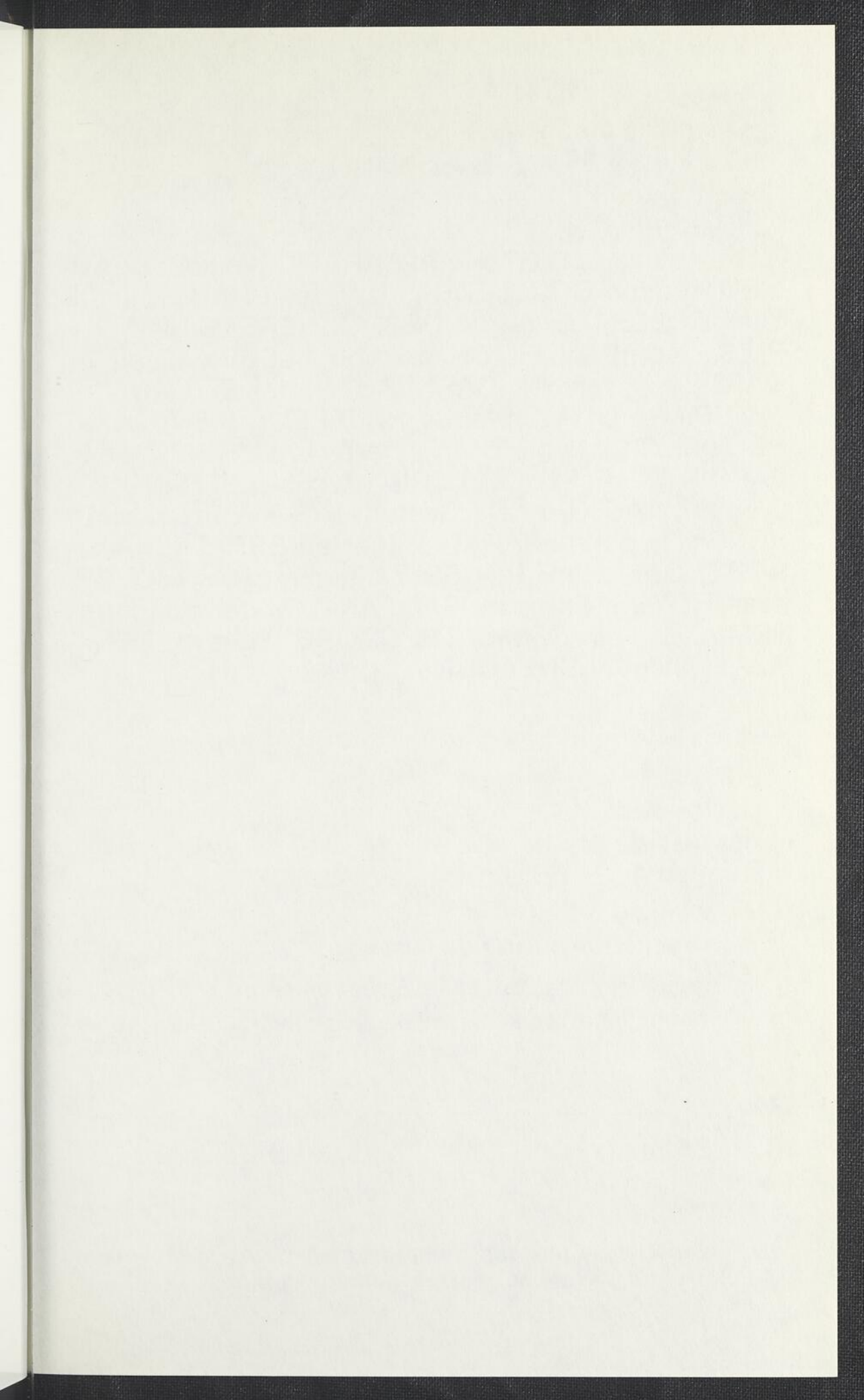
cel Hébert. Par Roger Desroches «pour les besoins d'un fudge», par Marie Savard quand elle chante et par l'inconnu / e de la Taverne Cherrier qui m'a écrit sur un carton d'allumettes que je dansais la vie en noir en rose, par le prince Mautadin et par Mautadine, princesse polonaise, par Christiane Rochefort et Tolkien, par Lewis Furey et Michel Tremblay, Pasolini, Platon, Henri Laborit et Georges Khal. Par le cinéaste de «Pique-nique à Hanging Rock» et par Josée Yvon dans les brumes du «drinking again», du pot et du métro, par Hubert Aquin et Hélène Cixous et Claude Robitaille dans l'auto de son frère en revenant d'un enterrement. Par Dominique Larose et par mon petit frère Jacques qui m'a appris que tout est de la terre. Par une ballerine morte dans un incendie et par le chauffeur de taxi qui m'a dit comment on fait pour contourner la peur. Par Freud, Cooper, Laing, Mary Barnes et une petite fille de cinq ans qui m'a montré «Maman, les p'tits bateaux». Par Jim dans les West Indies après la pluie et par my name is James my name is Frederic my name is Schultz et par woufwouf aussi. Par une inconnue qui m'a giflée pendant un black out et par Gabriel Arcand qui m'a appris le silence. Par André Breton, Alfred Jarry, la gnose de Princeton; par un petit garçon de cinq ans sur Prince-Arthur qui avait appelé son chien «Rougeole» et qui s'appelait Chloé. Par la fanfare de l'Enfant Fort et par Jean-Yves Collette rencontré par hasard le jour où j'ai trouvé le titre, cet automne. Par Réjean Ducharme, Vigneault et Castadena. Par pepère le dépan-

neur et par Henri de Chez Henri. Par Michel Beaulieu, par 3 et 7 le *numéro magique* et par Louise Guay qui m'a parlé de Koa. Par Paule Baillargeon, par la petite luciole Lucie, par *Le livre des morts des anciens Égyptiens*, par Salinger, Carson Mc Cullers et Louis Geoffroy. Par Jacques Rivette, Lina Wertmuller et Meyrinck. Par ma soeur Monique qui a été mon archange le jour des sorcières, par Claude Beausoleil par le temps maya des mots-derviches et de l'amour, par Denis Vanier dans la délicatesse, par Yolande Pyens pour les yeux de chat. Par Louise qui vient de téléphoner et qui m'a appris le lièvre magique, par Michael Delisle qui m'a appris le mot dyschromie, par Mark Mc Cracken dans le tumulte des voix télésthésiques et le rêve du Wildabeast, par Aline Robitaille «*though I speak English fairly well...*», par mon jumeau mnémonique dans un champ de brume magique de St-Jovite, par François Cotnoir dans l'être et par Hare Krishna et Josée qui m'ont fait aimer le rose. Par Louise Bouchard qui fait des rêves comme des films et parle les mots de l'oiseau du *vouloir*, dans la tendresse. Par la petite Valérie à bicyclette le jour de l'évanouissement, par le groupe de la Veillée pour la caverne de Platon et les ponts, par une indienne maya dans l'autobus à Isla de Mujeres, par le Dr Olivier qui m'a tenu la main pendant la biopsie et par Louise Gill devant la mort. Par un acupuncteur qui m'a parlé de gourous et de kangourous et par Thérèse qui revenait d'Égypte, de la maladie des images. Par Germain Beaudry qui m'a montré la Grande Our-

se et l'orage électrique entre Lamer et Larm. Par un inconnu dont le sourire m'a rappelé la terre alors que je me croyais sur Mars et par Jean-Guy Sabourin le même jour. Par Marielle Bernard et par les étudiants du cours de théâtre québécois du Cegep de Rosemont le jour où on est allés sur Mars, par Gilles Marsolais, Marguerite Duras, Agatha Christie et Madeleine Greffard au sujet des chaussures de Vladimir et d'Estragon. Par Yolande Pierre en 10ième année B, par Christiane Bélanger, Mlle Tanguay, Diane Patenaude, Ginette Archambault, Lucie Ménard et Nicole Couture qui est devenue moine au Tibet. Par la petite fille qui a dit qu'elle rêvait d'être détective dans la cour d'école en Éléments latins, par Louise Meunier et par Martine-par brahma! Par Denise Laflamme juste avant «En face de la liberté», par Simon Blanchette le magicien du noir des images, par Mme White en face de chez nous à Saint-Augustin et par mon père dans la balançoire au mois de mai, par grand-maman Larose et par Colette et Flaubert que je lisais en cachette, par Jacques Bernier et ses souvenirs somnambules, par mononcle Paul et par mononcle Pierre-Emile et par matante Reine. Par un petit garçon qui s'appelait Gilles à qui je donnais la main en m'en allant à l'école et par quelqu'un qui s'appelait Gilles et qui a parlé toute la nuit avec quelqu'un qui s'appelait Jacques dans un party à Breakeyville, par mère Saint-Séraphin et par la Comtesse de Ségur, par Dario tombé du ciel et par Michel Lemay sur le boulevard Gouin, par quelqu'un qui lisait Du

Bellay dans l'autobus de Laval et par Madeleine Monette dans les Adirondacks, en auto, la nuit. Par mon frère Yves dans le nirvana de la navigation et en écoutant le capitaine Troy, et dans le cimetière de Saint-Augustin à huit ans, par Julia Kristeva, Ira Levin et Serge Mercier. Par le père Surprenant et par Maurice Momo Bourassa dans le Portugal hypnotique. Par la petite irlandaise de quatre ans dans un sauna de Nassau, par Ahmed «you think too much my friend», par Abdul et par Haïscha. Par Mme Bec dans la lavande et par tout le village d'Aurel, surtout la facteur. Par Ghislain Ouellet et par Djinny fluide vif-argent dans ses lettres. Par Istambul, Bagdad et Djerba, chats. Par d'autres chats aussi: Sophie et Mootje I, II et III car les chats parlent. Par un chien qui s'appelait Flic et qui mangeait des toasts au caramel. Par Bernadette sur une île grecque, par Péloquin, Charlebois, et les Beattles. Par Louise Forestier et Luc D'Orsonnens dans «Cré beau bateau» et par Luc Lecompte zoographe. Par Gilbert David avec son polaroïd et par un inconnu dans un champ à Lévis. Par Jean-Claude Dubreuil sur sa moto et par Proust et par Lorraine Hébert. Par Roland Barthes et par Jean-Paul Daoust qui m'a donné les deux lunes de Carnach. Par Jean Leduc «ich abengash zu» et par Philippe Chevalier, Elisabeth Bing, Nadia Benque, Jacques Boyer, Denise Boucher, Giovanna Mazella. Par France Théoret, Gaston Miron et Gilbert Langevin dans l'avion rose et les gondoles. Par Germaine Beaulieu et Germaine Mornard, des cousines germaines. Par

Maurice Chevalier dévorant des roses, par Redge et Joey, par un russe inconnu qui m'a fait danser. Par Brecht, Ionesco, Beckett, Marcel Lemyre à Ste-Marguerite et juste avant la caverne de Platon, par Georges Frenette sur l'autoroute et Ginette Duhaime dans le songe d'une nuit d'été. Par François Renaud en Jules César et Dominique Lavigne «et ta soeur?». Par Bob Wilson, le Ontological-Hysteric Theatre et Shakespeare qui a écrit: «Our little life is but a dream rounded with some sleep.» Par la Bebitte à Roche et Lise Gionnet le soir où j'ai annoncé la fin du monde. Par Jocelyne Dazé avant son départ pour les Indes, par Alfonso pour la «margarita muy natural» de Merida et par celui qui m'a appris qu'on pouvait boire l'eau de la vie gratuitement, comme la margarita. Par le Dr Agathe Sauvé qui a refusé de me donner de la gammaglobuline et par Cécile Cloutier, Monique Wittig, Geneviève Amyot et George Sand. Par Paul Chamberland qui m'a appris que «demain les dieux naîtront» et par France Brodeur internationale, par Lise Beausoleil et par Gilbert Côté pour les photos lisibles. Par memère «êtes-vous morts?» et par Pierre Coupal astronaute qui m'a prêté Gurdjieff, par la petite Sandrine qui, quand elle est de l'autre côté du miroir, mange son dessert avant sa soupe, par le Petit Larousse, par les Mabou Mines, par Kate Millet, Sylvia Plath et Anais Nin, par Inès Pérée et Inat Tendu. Et par mon ange gardien.



Estuaire

a publié

Geneviève AMYOT, Hugh BARRETT, Michel BEAU-
LIEU, Rachid BOUDJEDRA, Jacques BRAULT, Jean-
Yves COLLETTE, Alfred DESROCHERS, Gilbert DU-
PUIS, Jean-Paul FILION, Claude FLEURY, Jacques
GARNEAU, Michel GARNEAU, Roland GIGUÈRE,
Jean-Pierre GUAY, Claude HAEFFELY, Pierre Jakez
HELIAS, Christain HUBIN, Pierre LABERGE, Gatien
LAPOINTE, Félix LECLERC, Alexis LEFRANÇOIS,
Clément MARCHAND, Gaston MIRON, Pierre MO-
RENCY, Suzanne PARADIS, Pierre PERRAULT, Alain
ROBERGE, Jean ROUSSELOT, François ROYER,
Jean ROYER, Francine SAILLANT, Frédéric-Jacques
TEMPLE, Jean-Gérard THÉODORE, Gérard TREM-
BLAY, Gilles VIGNEAULT.

ESTUAIRE

Casier postal 828

Haute-Ville

Québec 4, QUÉBEC

G1R 4S7

Je désire souscrire à partir du numéro: _____

- ☐ un abonnement de soutien (\$25.00/4 numéros)
☐ un abonnement régulier (\$12.00, étranger: \$20.00/4 numé-
ros)

Nom _____

ADRESSE _____

*N.B. Des exemplaires des numéros déjà parus sont encore
disponibles au prix de \$3.75, frais postaux compris.*

bulletin d'abonnement



La nouvelle Barre du Jour,
C. P. 131, Succ. Outremont,
Outremont, Qué. H2V 4M8

LA NOUVELLE BARRE DU JOUR VOUS OFFRE GRATUITEMENT DEUX DES LIVRES SUIVANTS:

Pulsions, Michel Beaulieu

Mécanique jongleuse, Nicole Brossard

L'état de débauche, Jean Yves Collette

Le petit cathéchisme, Louis-Philippe Hébert

Tableaux de l'amoureuse, Paul-Marie Lapointe

Lieu de naissance, Pierre Morency

12 numéros, un an, au Canada : \$30.

un an, à l'étranger : \$36.

6 numéros, six mois, Canada seulement : \$16.

nom _____

adresse _____

Veillez m'abonner à partir du numéro _____

Seul l'abonnement annuel donne droit aux livres-cadeaux.

Livres choisis _____

dérives

(Tiers-Monde/Québec, une nouvelle conjoncture culturelle)

Nos 10/11

1977

Québec

convergences/divergences



comme galerie
francine saillant
la fabrique de films

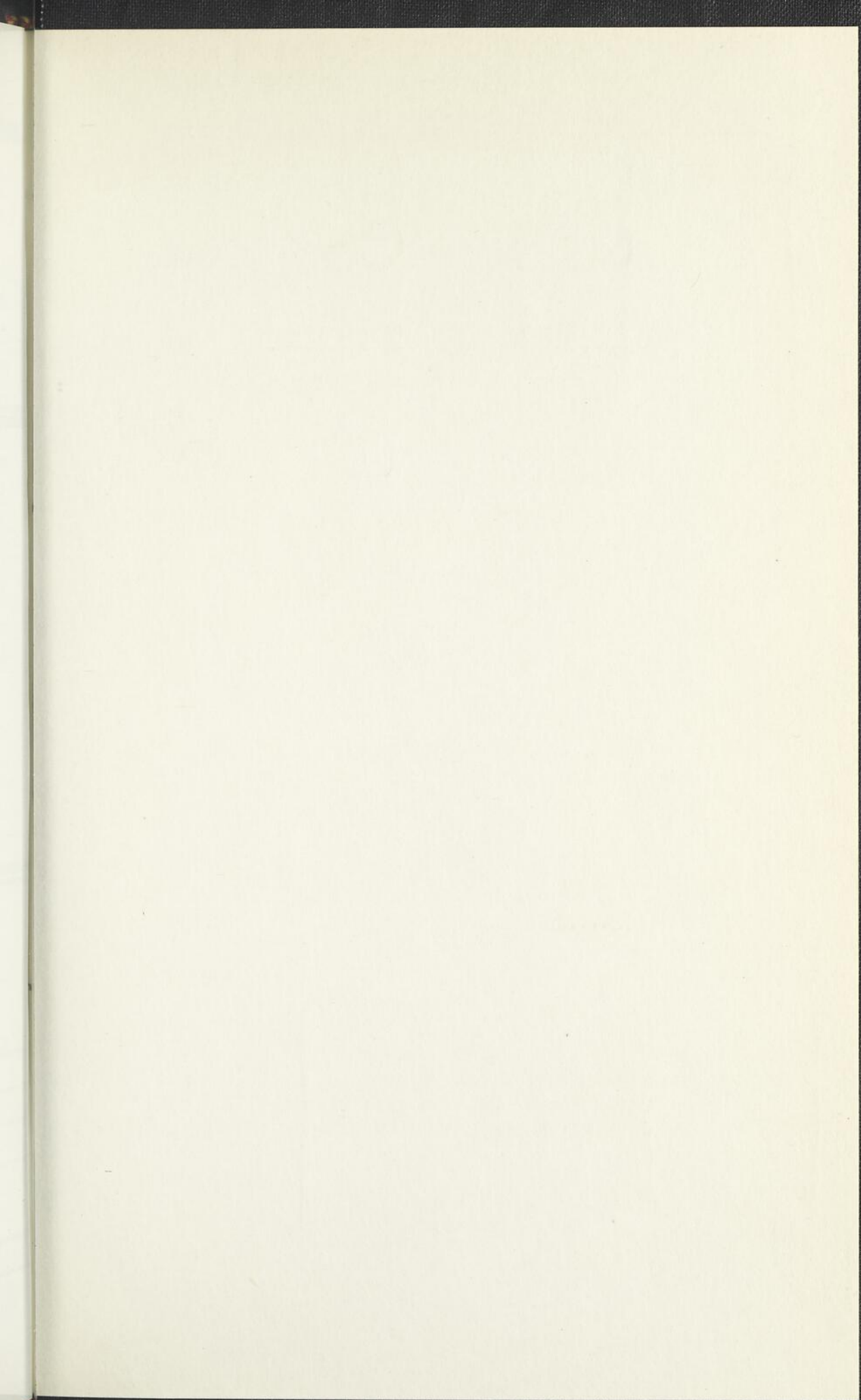
pierre laberge
jean tourangeau
geneviève amyot

VIENT DE PARAÎTRE

\$3.00

dérives: une revue culturelle jeune, dynamique, unique au Québec. Création/intervention(s)/étude(s)/document(s)/chronique(s): près de 300 pages de textes divers chaque année. *Faudra s'y abonner!*

L'abonnement, un an (cinq numéros): \$9.00; à l'étranger: \$11.00. Adressez vos chèques ou mandats à *dérives*: C.P. 398, Succursale M, Montréal, Québec H1V 3M5.



Des textes de:

**Francine Saillant
Roger des Roches
Hugues Corriveau
Robert Hébert
Roland Giguère
Yolande Villemaire**



\$3.00